

L'héritage

En hommage à ceux qui sont assez fous pour **ne pas être** comme les autres.

Le grand mystère de mon adolescence et de mes premières années de grande personne a été la ténacité irrationnelle avec laquelle mes parents exposaient dans les étagères du salon les cadeaux hideux que mes mains maladroites d'enfant leur avaient fabriqués. Colliers de nouilles, porte-clefs en papier, broches en carton, pâte à sel, poèmes, gribouillages ou dessins dénaturés, tous les objets hétéroclites **rapportés** du chemin de mon enfance étaient exposés là, dans cette affreuse boîte à merveilles, comme une insulte passive au bon goût. On ne se refait pas, j'étais à l'époque un pragmatique aguerrri, et une partie de moi méprisait presque cet attachement disproportionné à des objets sans aucune valeur, ni aucune utilité.

Il a fallu que j'attende mes 35 ans pour comprendre. Après des études brillantes, j'avais décroché un travail tout à fait respectable dans une entreprise de conseil. Mon salaire était respectable, mon costume était respectable. Tous les matins à 9h, mes souliers cirés, mon nœud de cravate parfaitement ajusté, mes cartes de visite alignées dans la poche de mon veston, j'étais plus que prêt à défiler dans notre reluisant *open space*, saluant mes collègues selon la chorégraphie parfaitement orchestrée d'un irréprochable Junior Partner. Mon emploi du temps était rodé avec soin pour ne laisser aucune place à l'ennui ou à la rêverie. L'ennui me terrifiait, de même que la perspective humiliante de devoir répondre « rien » si un de mes respectables collègues me demandait ce que j'avais fait de ma soirée ou de mon week-end. Le samedi, toutes les semaines, j'allais rendre visite à maman dans la maison de retraite où je l'avais rangée. Mes horaires exigeants ne me permettaient pas de m'occuper d'elle, et le respectable docteur X. m'avait recommandé de prendre les mesures adéquates.

« Votre mère souffre de démence, et son état ne fera qu'empirer au cours des prochains mois. Il vaut mieux pour tout le monde qu'elle soit prise en charge par des professionnels, dans une infrastructure adaptée ». Ce discours sérieux, les boutons parfaitement alignés de sa blouse blanche, les diplômes accrochés au mur, son stylo au capuchon doré, tout cela m'avait favorablement impressionné. Comment ne pas s'incliner devant un tel professionnalisme ? De plus, ce mot terrible, « démence », m'avait terrifié. Il contenait quelque chose d'obscur et d'inquiétant que je préférais confier aux bons soins de cet homme compétent. Cette appréhension, j'ai mis de nombreuses années à me la pardonner : il ne faut pas craindre, jamais, ceux qui se sont un peu perdus sur le chemin de leurs propres rêves et qui ne parviennent plus à revenir chez nous, les gens plus ordinaires. Mais à cette époque je ne voyais pas ce que renfermait de merveilleux ce qu'on ne peut pas comprendre, et j'ai hoché la tête en silence.

À mon muet assentiment, le docteur X m'a tendu une pile de papiers aux marges aussi alignées que les boutons de sa blouse et les diplômes au mur. Étant un bon fils, j'ai insisté

lourdement pour qu'elle soit dans la meilleure institution qui existât, aussi proche que possible de chez moi. Le docteur X., compréhensif, a hoché la tête. Il m'a présenté cette résidence spécialisée qui essayait un nouveau programme très prometteur en jumelage avec une école maternelle. « Les enfants sont mélangés aux personnes âgées, ils font des ateliers ensemble. Vous comprenez, ils ont le même rythme, alors ils parlent, ça se passe très bien. » Ça semblait être une solution adéquate, comme recommandé, alors j'ai signé.

La résidence mettait à disposition des visiteurs une pièce dans laquelle je retrouvais maman, à 16h le samedi. On allait s'installer à la table du fond, tous les deux, près de la fenêtre, et elle me dessinait des cartes. Elle avait cette obsession des cartes. Des cartes de villes, de pays, d'îles qu'elle inventait dans les coins les plus reculés de la planète, et son doigt tremblant arpentait les montagnes, les plages, les cratères martiens où sa démence l'avait emmenée cette semaine. Elle me racontait les aventures qu'elle avait vécues, les animaux extraordinaires qu'elle avait croisés, les rencontres étonnantes qu'elle avait faites. Elle me parlait de tribus d'hommes nus qui se nourrissaient d'odeurs et ne communiquaient qu'en dansant. Elle décrivait des lacs redoutables renfermant dans leurs profondeurs des monstres gigantesques, et les peuples d'êtres aquatiques qui les chassaient pour leurs écailles faites d'une couleur qui n'existe pas. Et moi, comme un imbécile, déterminé à lui faire voir le monde tel que moi, je le percevais, je lui expliquais patiemment que non, elle n'était pas sous un lac, dans un volcan ou sur je ne sais quelle planète mystérieuse. Je lui répétais qu'elle était malade, et que c'était sa maladie qui lui faisait croire toutes ces choses folles, qu'elle était à Strasbourg, cette ville bien réelle qu'elle aimait tant. J'expliquais que je ne revenais pas de je ne savais quelle quête mystérieuse, mais seulement des bureaux aseptisés de mon travail respectable. Souvent, après avoir patiemment décousu ses récits merveilleux, je voyais ses yeux humides, pâles de cataractes s'agrandir à travers les verres énormes de ses lunettes. Et elle balbutiait :

« Mon petit mais tu as raison, je raconte n'importe quoi...je deviens folle ! Raconte-moi ton travail, dis-moi où tu en es toi qui as si bien réussi ! »

Et, satisfait d'avoir vaincu cette démence même seulement pour une journée, d'avoir remporté une victoire, et pas des moindres, sur cet ennemi invisible et redoutable, je racontais les péripéties bien réelles de ma vie respectable. Les augmentations, les licenciements, les problèmes d'imprimante, les sautes d'humeur de mon chef, les caprices de mes clients. Et elle hochait la tête, suivant mon récit avec intérêt, poussant des *ah* et des *oh* d'admiration ou de déception dès que c'était nécessaire.

Un jour, alors que mes pas m'avaient mené un mardi à 10 heures devant la grande grille de la résidence, je décidai, contrairement à mes habitudes, d'y faire un saut pour embrasser maman.

C'était l'heure où les gamins de l'école se mêlaient aux personnes âgées. Le règlement n'autorisait normalement pas les visites à ces moments-là, mais exceptionnellement, les aidessoignants de la résidence que je connaissais bien m'autorisèrent à passer discrètement. Ils savaient grâce à ma cravate ajustée et mes chaussures cirées que j'étais un homme respectable. Et puis je crois qu'ils m'aimaient bien parce qu'ils voyaient bien que j'aimais maman.

Je suis arrivé dans l'atelier où rides et joues rondes se mêlaient dans des gazouillements de tout âge. Je repérai vite maman. Elle était assise à notre table, et conversait très sérieusement avec un petit garçon roux, dont les minuscules jambes se balançaient frénétiquement sous sa chaise. Je m'approchais, tout guilleret de la surprise que j'allais lui faire, mais elle interrompit à peine son récit pour me saluer de la main et l'enfant sembla ne pas même m'apercevoir. Ses gros yeux ahuris écoutaient avec passion le récit d'une énième quête dans quelque désert d'une planète lointaine, où la musique se promenait à l'état sauvage et où on la chassait pour la relâcher lors de cérémonies pleines de magnificence. Je saisis une chaise et m'installai avec eux, jetant un coup d'œil attendri aux dessins que maman avait faits pour illustrer son récit. Mais mon cœur se serrait d'entendre ainsi sa démente prendre le contrôle de son esprit. Malgré moi, je finis par l'interrompre avec un soupir :

« Maman, tu recommences... tu te rappelles ce que je t'ai dit l'autre jour quand je suis venu te voir ? Sur ta maladie ? »

Elle tourna vers moi ses yeux gigantesques, déformés par les verres énormes de ses lunettes, mais ce fut l'enfant qui répondit, ses grosses joues pleines de taches de rousseur ballottant comme deux grosses prunes dans une bassine d'eau.

« Tais-toi s'il te plaît. »

Il avait la voix humide des enfants encore trop jeunes pour arriver à bien parler, et qui buttent sur chacun des mots qu'ils utilisent. Mais le message était limpide, et, intimidé par cette autorité de l'enfance, je me taisais. D'un geste, il invita maman à poursuivre, et je les vis plonger à nouveau dans leur histoire. Et, en silence, j'écoutais leur conversation, douloureusement exclu.

L'enfant finit par interrompre maman pour lui demander ce qu'elle lui avait ramené cette fois-ci, et, en réponse, elle glissa ses vieilles mains **pleines d'arthrose** dans les larges poches de son peignoir. Malgré moi je me penchais en avant, et mon cœur se serra quand je découvris au creux de ses petites mains ridées de vieux graviers blancs, pleins de poussières, qu'elle avait dû trouver dans la cour de la résidence lors de la promenade quotidienne. Mais, à côté de moi, le gamin roux ne partageait pas ma déception. Sa bouche semblait bloquée, ouverte. Il tendit ses gros doigts potelés pour saisir timidement deux graviers tout à fait quelconques.

« Je les ai ramassés sur la planète volante, ils nous amèneront au trésor, expliqua maman d'un air entendu avant d'ajouter dans un murmure inquiet : N'efface pas leur message ! »

L'enfant hocha la tête, et je reconnus dans le regard qu'il portait sur maman la même confiance absolue que celle dont je faisais preuve face à un homme sérieux, en costume respectable ou en blouse repassée aux boutons alignés.

« Donne-moi tes lunettes, ordonna l'enfant, il faut que je vérifie. »

Docilement, maman tendit ses énormes lunettes, et d'un coup son visage me parut minuscule. L'enfant posa les graviers sur la table, et, le visage déformé par les verres gigantesques, les examina avec une concentration attentive, la bouche toujours ouverte. Après un silence lourd de tension, il les lui rendit.

« C'est bon, dit-il. Pas mal. »

Enfin, il se tourna vers moi d'un air sérieux, et je fus reconnaissant de me sentir enfin inclus dans leur étrange conversation, aussi absurde me semblait-telle.

« Donne-moi tes lunettes », dit-il à nouveau

Docilement je lui tendais mes lunettes Burberry dont je n'étais pas peu fier. Malgré moi, à l'instant où il allait les saisir, je lui dis d'un air sérieux, avec la même inquiétude que maman portait à ses cailloux ridicules « Ne mets pas tes doigts sur les verres...et fais attention, elles sont chères ». Il eut l'air impressionné.

« Pourquoi ? Tu vois quoi dedans ? »

Pris au dépourvu, j'ai bêtement balbutié que je ne voyais rien de spécial et ma réponse l'a manifestement déçu. Il a mis mes lunettes sans se soucier d'avoir l'air parfaitement grotesque et il s'est concentré un instant avant de froncer le nez avec mépris.

« En effet, tes lunettes sont nulles, on ne voit rien dedans. »

J'allais répondre mais la sonnerie a retenti et l'enfant a filé en emportant précieusement les graviers. Un peu honteusement, j'ai remis mes lunettes Burberry si élégantes sur mon nez, mais en rentrant chez moi, le soir, je baissais les yeux. Et j'avais l'impression que tous les enfants me regardaient avec mépris.

La maladie de maman a dégénéré rapidement, ne lui autorisant que peu de sorties hors de son univers merveilleux. Elle se mit aussi à inventer sa propre langue, à laquelle je n'avais plus accès, ou plongeait dans un silence si opaque que je ne parvenais plus à lui parler. Quelques mois plus tard, un appel me fit quitter le bureau en pleine semaine, et j'entrai dans la clinique pour la dernière fois, pour lui dire adieu.

Je me suis assis près de lit, le cœur serré. Après de trop longues minutes d'un tête-à-tête silencieux, mon regard se posa finalement sur une grosse boîte de biscuit en métal coloré qui

trônait sur la table de nuit. Je l'ouvris machinalement, et mes yeux s'agrandirent de stupeur derrière mes lunettes Burberry. La première chose que j'y vis fut la plume. Une plume merveilleuse, arquée, plus douce que de la soie, plus légère que de la brume, une plume qui semblait porter en elle toutes les couleurs du soleil couchant. Fébrilement, je l'écartai pour découvrir une merveille plus étonnante encore, qui avait la dureté d'un caillou mais la légèreté d'un rêve. Comme l'écaille d'un poisson gigantesque. Et cette écaille féérique semblait faite d'une couleur qui n'existait pas. Mes mains moites n'écartaient ces merveilles que pour en découvrir de plus splendides et de plus étonnantes encore. J'y trouvai une goutte d'un liquide qui ne gouttait pas mais qui, en tombant dans ma main, y laissa une brûlure profonde. J'y trouvai une mélodie enfermée dans une minuscule cage de verre. J'y trouvai des nuages de parfum qui rassasiait les faims les plus avides. Mon cœur battait sourdement contre ma poitrine, tandis que par bribe, je me rappelais quelques-uns des récits extraordinaires que maman m'avait contés. Récits systématiquement interrompus par la réalité morose de mon quotidien respectable. Et comme pour ajouter au désespoir soudain qui s'emparait de moi, je vis, une à une ces merveilles se ternir au fur et à mesure que mes doigts incrédules les manipulaient, comme victimes de la rationalité corrosive de mon esprit.

Bientôt il ne resta au fond de la boîte qu'un sachet de velours qui contenait une dizaine de petits graviers blancs patiemment ramassés, triés, dissimulés comme le plus précieux des trésors. Et du fond de mes souvenirs, comme un écho à ce sachet de cailloux poussiéreux, surgit l'affreuse boîte que mes parents avaient précieusement gardée toute leur vie. Mes parents, ces êtres surnaturels qui dans leur simplicité avaient gardé de leur enfance le pouvoir de voir en chaque chose une merveille. Les mots pleins de poésie de Brel me revenaient : « *Il nous fallut bien du talent pour être vieux sans être adulte* ». J'ai rangé le sachet de velours dans ma poche. Et je suis parti.

J'avais alors 35 ans. J'en ai maintenant 70, et toute ma vie, j'ai suivi ces petits cailloux blancs, qui, sans relâche, ont guidé mon imagination vers un univers où tout était possible.

J'ai gardé mon costume, pour passer inaperçu, pour ne pas effrayer les gens moins fous que moi. Voilà longtemps que je ne suis plus un adulte respectable. Les adultes respectables ne transportent pas précieusement des graviers sales dans les poches de leur costume.